

HONGRIE - 1919 - LE MORTEL FÉTICHISME DES FRONTIÈRES...

AVERTISSEMENT:

Il est assez surprenant que l'origine du texte qui suit ne fut pas précisée dans cette édition du *Libertaire*. Il émane d'une brochure intitulée «*La Commune hongroise et les anarchistes*», publiée en 1926, sous la signature d'Achille DAUPHIN-MEUNIER. L'auteur, issu du catholicisme, et qui y retourna jusqu'en ces composantes fascistes et collaborationnistes, la signa de propre nom.

Il se rapprocha un certain temps du mouvement anarchiste, en France, sous l'influence de sa compagne, Böske KOVACS, anarchiste née en Hongrie. Au décès de celle-ci, en 1930, il suivit la sinistre évolution de son milieu intellectuel, d'un révolutionnarisme crypto-jacobin vers la social-démocratie, le planisme...

Le lecteur pourra lire l'intégralité de cette brochure sur: partage-noir.fr/IMG/pdf/conseils-hongrie-pn.pdf

Il est également surprenant que cette édition du *Libertaire* ne mette pas le nom de l'auteur de la brochure en signature de l'article avec des indications le concernant.

Il est en outre particulièrement étonnant qu'en signature figure le pseudonyme de l'auteur dans la presse libertaire des années vingt, alors qu'il n'avait plus aucun rapport avec elle depuis très longtemps, et qu'il n'avait pas utilisé ce pseudonyme pour cette brochure; enfin que l'on sortait d'une période sulfureuse de l'Histoire de l'humanité dans laquelle cet individu s'était illustré à sa façon, et qu'il perpétua jusqu'à son décès en 1984.

A lire tout-de-même!

ANTI.MYTHES.

Dès le commencement d'avril, lorsqu'il apparut que les Alliés allaient attaquer militairement la Hongrie, les *Milices volontaires* pensant qu'une situation critique exige l'utilisation de moyens extra-ordinaires, et le rejet des hypocrisies nationales, réclamèrent de franchir la frontière, d'envahir la Bukovine, et, par la haute Bessarabie et la Podolie, d'établir la jonction avec l'armée russe. Certes, des territoires étrangers auraient été occupés. Mais ils n'appartenaient plus à personne. Les tchèques et les roumains se disputaient ces contrées à peine quittées par les soldats d'Autriche. En outre, les populations honteusement pressurées par les belligérants, espéraient en une libération économique et, prêtes à s'insurger, se seraient volontiers jointes aux magyars. La création d'un bloc hungaro-russe aurait permis à la Russie et à la Hongrie de résister aux assauts réactionnaires et de se ravitailler mutuellement. Béla Kun refusa catégoriquement de permettre le «*viol des frontières*». Il se contenta d'entrer en pourparlers avec les ukrainiens (1).

Soudain, le 8 avril, on apprit que la *République des Conseils* avait été proclamée à Munich, et que la garde rouge bavaroise occupait les frontières du nouvel État. A Vienne, l'agitation communiste prenait une extension rapide. L'instant approchait où se constituerait le groupe compact des *États communistes du Danube*, susceptible de contenir victorieusement la poussée des Alliés et d'entraîner dans son orbite les divers États balkaniques. En un jour, l'armée magyare aurait pu gagner Vienne. En une heure, déclara plus tard le président du Conseil autrichien Seitz, les *Conseils ouvriers d'Autriche* auraient renversé la république

(1) Le respect fétichiste de Béla Kun pour les poteaux frontières, apparaît à Dauphin-Meunier comme un produit de son aveuglement personnel. Mais, selon nous, cet «*aveuglement*» n'est autre que l'optique spéciale du pouvoir, la logique de la raison d'État. La position de Béla Kun vis-à-vis du principe national, fondamentalement identique à celle des bolchevicks à Brest-Litovsk (voir Rosa Luxembourg: *la Révolution Russe*) était déterminée par sa position de chef d'État, de dictateur, de commandant d'armée et de diplomate plénipotentiaire. Consentir à internationaliser la révolution, était pour lui renoncer à la diplomatie, voir s'évanouir le commandement et la discipline, l'armée se liquider, la dictature s'effondrer, l'État tomber en ruines sous ses pieds.

démocrate et réaliser l'émancipation complète du prolétariat. La route de Vienne à Munich était ouverte. Rapidement, les révolutionnaires, par Linz, Ried et Simbach, pouvaient opérer leur jonction avec les bavarois.

Occasions perdues

Kun dépêcha comme ambassadeurs à Vienne plusieurs de ses amis, parmi lesquels se distinguèrent Alexis Bolgar et Sandor Feny, ancien professeur de sociologie à Clark University de Worcester. Pour ne pas s'immiscer dans les affaires intérieures d'un État étranger, et ne pas éveiller la susceptibilité de l'*Entente*, Kun ne consentit jamais à soulever l'Autriche et à s'unir aux bavarois, et préféra négocier avec les Alliés.

L'inaction imposée aux *Milices magyares* permit aux bandes roumaines de pénétrer en Transylvanie, le 2 avril; d'occuper, le 23 avril Kischenau, Nagyscalonta et Debreczen, d'entrer, le 23 avril, à Matteszalka. Le 24 avril, les roumains proclamèrent la mobilisation des hospitaliers et ouvriers munitionnaires. Ils marchèrent sur Arad, suivis de l'armée française. Pour briser leur avance, les anarchistes de Transylvanie incitèrent les travailleurs à faire une grève générale dans les centres de Kolozsvár, Szamosújvár, Zam, etc... Dans cette conjoncture, à Budapest, Kun et son substitut Pierre Agoston, au lieu de se résoudre aux mesures extrêmes, se répandaient en conversations. Le 25 avril, Franchet d'Espèrey donnait à ses soldats l'ordre de reprendre l'avance suspendue à la suite de la mission Smuts; l'*Entente*, par un ultimatum, sommait les commissaires du peuple de transmettre leurs pouvoirs à un gouvernement républicain. Kun restait optimiste. Il télégraphiait à Balfour et réclamait la venue d'une mission internationale à Budapest «pour régler les détails du statut des entreprises étrangères». Le premier mai, dans les avenues de la capitale, décorées d'arcs triomphaux, parmi les tribunes, les tours d'honneur recouverte de bandes d'étoffe pourpre, dans le fracas des cuivres, à l'appel des leaders, quatre cent mille personnes défilèrent en cortège, acclamant le nouveau régime. Le 2 mai, on apprit la chute des *Conseils bavarois*, et la prias des rives orientales de la Tisza par les franco-roumains. Le 2 mai, le général Marcarescu mit le couteau sur la gorge du peuple magyar et provoqua, enfin, son réveil.

L'ultimatum et la riposte

Le commandant de l'armée roumaine de Transylvanie, exigeait, par ultimatum, la démobilisation des *Milices hongroises*, la livraison du matériel, des armes et approvisionnements, de 800 locomotives, de 4.000 wagons de voyageurs, et 40.000 wagons de marchandises, de 4 trains blindés. Il réclama de plus la libération, sans réciprocité, des prisonniers, l'occupation des têtes de pont de la rive droite de la Tisza, l'évacuation des territoires situés entre le fleuve et la Roumanie. A Budapest, on comprit enfin le danger. Près de deux mois avaient été gaspillés en pourparlers; il fallut réagir. Le 4 mai, la mobilisation générale fut proclamée. Tout individu ayant reçu une instruction militaire quelconque devait partir sur le front. Une propagande intense s'effectua dans les syndicats, afin d'inciter les ouvriers à s'engager. Les réformés exécutèrent des travaux de fortification. Budapest entra dans la zone des opérations militaires.

Dans la nuit du 5 mai, l'armée rouge s'ébranla. Les centurions syndicales, aidés des matelots, refoulèrent les roumains de Szolnok à Mező Tur. Les milices délivrèrent Kisújzallas, Karszag et Pilspok Ladánu; les têtes de pont sur la rive gauche de la Tisza revinrent en leur possession.

Le 24 avril, dénonçant l'armistice de Belgrade, les tchèques, commandés par le général français Pellé, avancèrent vers Pozsony et Selmeczbánya. Le 11 mai, seulement les magyars ripostèrent; et les envahisseurs s'enfuirent, le 12 mai, en désordre, dans la direction de Füleket et Lovonoz. Le 7 juin, le 2^{ème} régiment d'infanterie tchèque, officiers en tête, se rendit. Le 11 juin, les communistes occupèrent Szérenose, Patnok et Leva et libérèrent la Haute-Hongrie. Le 14 juin, ils pénétrèrent en Slovaquie; le 18 Juin, ce pays s'insurgea et proclama la dictature du prolétariat. Les troupes hongroises, soutenues par les milices slovaques, n'avaient plus qu'à marcher vers Kremnica ou Trenčín.

Le 17 juin, alors qu'elle atteignait le paroxysme de son élan, l'armée rouge dut s'arrêter, sur l'ordre formel de Béla Kun. Dans la nuit du 7 juin, en effet, Clemenceau, par un radio-télégramme, invitait les délégués hongrois à participer à la Conférence de la Paix, moyennant la cessation des hostilités contre les tchèques et les roumains. Kun accepta.

Militarisme et diplomatie

Tandis que l'aveugle Kun, confiant dans la sincérité de Clemenceau, poursuivait ses tractations, dans la Hongrie occidentale, les alliés embrigadaient, de force, plusieurs milliers de paysans dans la troupe réac-

tionnaire dont ils confièrent la commandement à l'amiral Horthy, futur régent du royaume de Hongrie.

Kun craignait la puissance des alliés. Pourtant, les milices ouvrières les battirent à chaque rencontre. Les français, placée toujours en deuxième ligne, représentaient une force numérique ridicule. Ces soldats, affaiblis par les fièvres, en proie à la haine non pas de leurs ennemis déclarés, mais de leurs auxiliaires roumains, tchèques et serbes, se trouvaient démoralisés. Un vent de révolution soufflait partout, les serbes se révoltaient sans cesse. Le 29 mars, ils avaient dirigé une flottille de monitors contre Budapest. Les monitors revinrent sérieusement endommagés. Le 22 juillet, à 2h. de l'après-midi, Marbourg, les réservistes du 48^{ème} régiment yougoslave se mutinèrent. Ils furent réprimés par des officiers français, après avoir laissé sur le sol 49 morts. Le 23 juillet, à Varesdin, en Croatie, un régiment de cavalerie, aidé par les ouvriers de la ville, emprisonna ses officiers et proclama la Commune. L'ordre ne parvint à se rétablir qu'après deux journées de combat. A Esseg, en Slavonie, les ouvriers décrétèrent la grève générale et arborèrent le drapeau rouge, à l'arrivée des français. Les meneurs, arrêtés, se virent, sans jugement, passés par les armes.

Partout les forces prolétariennes prenaient les devants avec une audace téméraire.

Le 24 juin, le général Pellé informa Guillaume Bœhm que les tchèques suspendaient les hostilités, à la condition que les hongrois repasseraient la frontière slovaque. Kun obtempéra; la république soviétique de Slovaquie fut renversée, le 29 juin, et les principaux commissaires, pendus. Les tchèques reprirent l'offensive, et un télégramme officiel de Prague, en date du 27 Juin, déclara: *«Tandis que le généralissime Pellé adressait un radio-télégramme au commandant en chef des magyars, nos troupes firent de rapides progrès sur la partie occidentale du front».*

De la victoire à la débâcle

Alors, découragés, comprenant la stupidité de leurs chefs, lassés de vaincre pour reculer davantage, contaminées par les éléments bourgeois infiltrés dans leurs rangs, les milices rouges se désorganisèrent.

Les ouvriers s'enfuirent dans les villes; les démocrates se rendirent aux envahisseurs qui les enrégimentèrent sous le drapeau d'Horthy; les paysans seuls poursuivirent la lutte jusqu'en août; ils parvinrent à contenir les troupes alliées. Mais celles-ci avaient opéré leur jonction. De Slovaquie, de Transylvanie. de Serbie, de Slavonie, elles se dirigeaient vers Budapest.

Le 2 août Béla Kun céda sa place à son substitut Agoston. Haubrich devint commissaire aux armements. Peidl remplaça Garbal à la présidence du *Conseil soviétique*. Il était trop tard.

Dans la matinée du 8 août, 30.000 roumains, conduits par Marcarescu, pénétrèrent à Budapest. Le 7 août, les blancs d'Horthy arrêtèrent Peidl et les autres commissaires du peuple. Le 10 août, à Csepel, mille ouvriers des centuries syndicales, qui s'étaient rendus, furent massacrés à coups de mitrailleuses.

Béla Kun, auteur de ce désastre, prit le train pour Vienne.

Pierre GANIVET
